

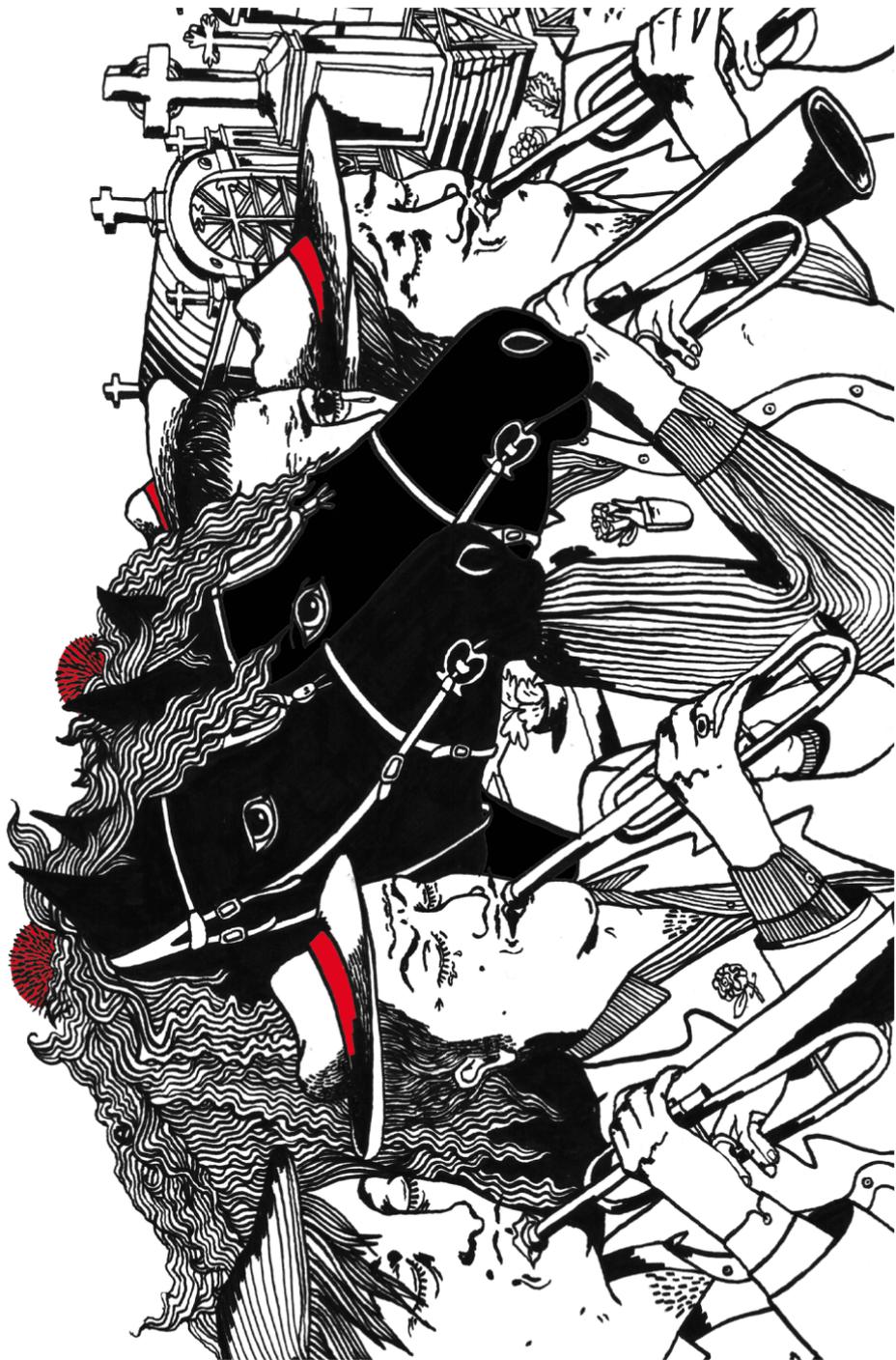
Angi
Máté
Mamou

Extrait

Pendant longtemps je croyais

Pendant longtemps je croyais que certains naissaient de leur grand-mère, d'autres de leur mère, d'ici ou de là. Moi, je croyais n'avoir qu'une grand-mère avec qui je vivais dans la maison bleue, que c'est d'elle que poussaient mes cheveux et que c'est elle qui faisait le lait.

Quand j'ai commencé à voir des gens, des enfants, j'avais l'impression que nous n'étions pas vraiment comme eux. Je veux dire qu'il y avait des ressemblances, parce que la mère Lidi était aussi ridée que mamou, et moi-même, j'étais comme n'importe quel enfant de la maternelle, sauf qu'eux, ils avaient des mères et des pères. Puis, j'ai appris que je n'avais pas de père, que ma mère est morte. Et ça, mamou le disait comme si elle ne voulait pas le laisser échapper de sa bouche, serrée, et ses yeux ne m'aimaient pas.



Alors j'ai toujours pensé que j'avais un peu quelque chose à voir avec la mort des gens.

Mamou aimait beaucoup les cimetières et les enterrements. On guettait les enterrements à travers les trous d'une planche de la clôture. Bien sûr, on débordait à travers la jointure des planches, mais on s'en fichait quand on voyait le frissonnement du noir et des gens rangés en file. Gitans noirs, trompette noire, pattes noires de chevaux. Ils toupillaient dans le rond du trou de la planche. À chaque fois mamou était un peu heureuse de voir que d'autres mouraient aussi, pas seulement Ilike, qui est ma mère.

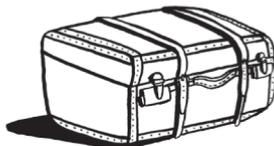
Ma mère était forte. J'ai une photo d'elle. J'étais déjà grande quand j'ai mis la main dessus. J'étais déjà aussi grande que l'oubli en moi, et je ne savais même pas si je devais permettre à cette image d'être ma mère. Parce qu'aucune image ne vivait en moi. Alors je l'ai laissée faire. Elle était forte parce qu'elle soulevait les barrières. C'est à ça qu'elle travaillait. Quand un train sifflait, elle tournait la barrière très fort pour la lever. Dans ces cas-là, elle se précipitait en dehors d'une petite maison de cheminots de toutes ses forces, et tournait, s'arrêtait, le train passait, tournait de nouveau. Je ne sais pas si elle aimait faire ça. Ça ne se voit pas sur la photo.

Elle avait un mari, deux enfants. Le monsieur était bagarreur, les enfants pleurnichards. Ça ne se

voit pas non plus sur la photo. Ils ne se tiennent pas comme ceux en qui il y a beaucoup d'amour. Enfin maman a commencé à aimer quelqu'un qui est juste venu en train, a traversé les rails. Et puis, reparti. Je suis née comme ça.

Alors ma mère s'est mise, avec moi, dans une petite valise triste et elle est rentrée chez mamou pour mourir. Elle a délaissé les bagarres du bagarreur, les pleurs des pleurnichards, la barrière. Elle n'a emmené que moi, m'a déposée dans la maison bleue, en elle la nuit tombait.

Dans le regard de mamou, comme toujours depuis, la colère soufflait une sorte d'infamie autour de moi, et me crachait dessus le signe d'un mal qui m'empêche même encore maintenant de savoir si, un jour, je pourrai être assez bonne pour quelqu'un. La maison bleue n'avait pas de côtés, je veux dire, le trou était plus grand que le côté. Elle a comblé le trou en y poussant le lit. Ce n'est que le frémissent de la flamme dans la lampe qui nous montrait parfois que le dehors entrait parmi nous.



Des fois je voulais dire

Des fois je voulais dire quelque chose, mais je ne savais pas si c'était pour de vrai. Par exemple, lorsque je regardais les pensées plantées en rang d'oignon dans les récipients en tôle, je ne savais jamais si c'était ma tête qui se baissait vers elles, ou bien si c'était leur tête qui montait vers moi. Elles touchaient mon nez avec leur grande tête-assiette au point que j'aurais pu cuillérer avec mes couettes dans leur chagrin. Je me caressais la peau avec elles. Je ne connaissais rien d'aussi bon que ces fleurs.

Je ne savais pas non plus comment c'était vrai : comment étaient les cheveux de mamou. Je ne les avais jamais vus flotter dans le vent, alors parfois j'imaginai juste un nid d'oiseaux attaché sur sa tête.

L'autre idée c'était qu'elle avait, effectivement, des cheveux à flotter au vent, et pendant qu'elle dormait, des p'tites-bêtes-tirailleuses-de-cheveux

se précipitaient sur sa tête avec la tâche d'éparpiller ses cheveux, de faire de longues glissades dessus pour les lisser, de les lustrer avec leurs ongles, et de les enrouler autour de leur taille pendant qu'ils dansaient. À la fin de la danse, ils entortillaient toute la chevelissure dans de petites tresses sur sa tête. Pendant longtemps je jouais à ces trucs-là dans ma tête, c'est bien plus tard que j'ai appris qu'il était possible de les dire. Quand il y avait des enfants autour de moi, je ne pensais jamais à ces trucs-là, mais je les gardais toujours avec moi pour les avoir sous la main dès qu'il n'y avait plus personne près de moi.

Quand j'avais des couettes

Quand j'avais des couettes, malgré la matinée grelottante, mamou me mettait la robe de deuil au col en dentelle, elle défaisait mes couettes et les éparpillait, me postait près de la tombe de ma mère chaque sainte première journée de novembre. Il n'y avait personne encore, que nous, la tombe de ma mère, les chrysanthèmes nichés dans un plaid. On attendait les gens pour qu'ils nous prennent en pitié. Puis, tout advenait : les gens arrivaient, comme s'ils avaient à nous rendre

plein de pitié. À la tombée de la nuit, quand les yeux de mamou faisaient suffisamment frottés et que moi, je faisais suffisamment orpheline, un photographe apparaissait, cadrait les distances, les angles, sur le marbre et nous. Sur ces photos, mes jambes sont sur le point de partir et il y a de l'obstination dans mes yeux.

Il y avait encore des lieux

Il y avait encore des lieux que j'ai du mal à visualiser. L'un d'entre eux n'était pourtant pas difficile à mémoriser, c'était le coin de la chambre, où mamou me faisait faire mes punitions. En plus de la punition, y habitait encore le secouage et le venin des rides de mamou. Tu sais, quand elle me mettait au coin, les lignes de son visage se mettaient à se tortiller comme des vers. Sur le mur il y avait des fleurs mousseuses qui regardaient le grenier. Elles avaient mauvais goût, mais après avoir beaucoup écrit sur elles avec mon doigt, le mur, ma robe, ma langue ont changé de couleur, jusqu'à ce que transparaisse, de dessous la peinture, une ancienne fleur que je n'avais pas vue depuis des lustres. La pulsation du mur et de mes yeux, c'était la magie en moi qui voulait que les fleurs emprisonnées poussent plus vite, et encore plus vite.